

Le Canard

MONTREAL, 16 JUIN 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLARD & CIE.,  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Belle 25.

PETITE CHRONIQUE

L'approche des élections dans le comté Jacques-Cartier et dans le comté Laval, agite fiévreusement tout le corps électoral.

Les cabaleurs se sentent renaitre et les orateurs reprennent des forces. On se fait des manours et chacun de se forger une félicité qui le fait pleurer de joie.

\*\*\*

A la porte des candidats stationnent des voitures aux rideaux mystérieusement baissés. Ce sont des coureurs de place qui ont la prétention d'avoir du flair et qui vont offrir leurs services désintéressés!

De toutes parts enfin, les hommes s'agitent et c'est l'égoïsme qui les mène.

\*\*\*

Quant au gros premier ministre qui branle dans le manche, ah! ne m'en parlez pas. L'ont le jour, il a l'œil au guet, et comme le savetier de la fable, s'il entend quelque chat faire du bruit, — le chat prend son portefeuille.

S'il rencontre quelque électeur influent, il épie ses regards avec l'inquiétude du malade cherchant à lire la pensée de son médecin.

Il se fait tout petit, tout petit ce pauvre gros premier.

— Voyons, cher ami, je serai bien sage, je tiendrai peu de place et ferai peu de bruit...

Mais le "cher ami" — premier rôle en disponibilité — passo superbe et fier:

Impossible, mon pauvre vieux, je vous ai fait l'aumône hier encore.

10 Juin 1883.

NEMO

CAUSERIE

C'était fête lundi dernier à l'Académie de musique. Le club Montefiore donnait une grande représentation au bénéfice du club athlétique de la presse, on jouait "Henry Dunbar" grand drame en cinq actes de M. Tom Taylor. Si vous me demandez, chers lecteurs, ce que peut bien être un club athlétique de la presse, je vous répondrai en toute humilité que je n'en ai pas la moindre idée. Est-ce une société de bienfaisance? — Je n'en sais rien. Ce club a-t-il été fondé dans le but de faire de nos journalistes autant d'athlètes plus ou moins redoutables! Je l'ignore encore, mais je suis porté à le croire vu que le grand, l'imposant écrivain pugiliste Ernest Desrosiers en fait partie. Après ses glorieux exploits de la semaine dernière, il a même été question de l'élire président et je me fais un devoir de recommander fortement cette nomination.

Quant au club Montefiore, c'est un club dramatique; au moins il en por-

te le nom. Imaginez-vous nos artistes du Cercle Jacques-Cartier jouant en anglais et vous aurez une idée de la chose. J'en excepte cependant Mlle E. Goldstein et M. J. Silvermax qui ont réellement beaucoup de talent. Le dernier surtout a joué un véritable artiste. Quand à M. Hirsch, le major, nous avons admiré l'aplomb superbe avec lequel il disait au banquier en le quittant: Au réservoir, monsieur! Le malheureux voulait simplement dire: au revoir! Voilà ce que c'est de savoir le français!

"Henry Dunbar" est un drame bien fait; ce qui n'empêche pas que pendant toute cette soirée, j'ai été souverainement agacé. J'avais devant moi un grand monsieur à poils roux, qui aussitôt que la jeune première entra en scène, se faisait un devoir de me cacher complètement la vue du théâtre. Est-il rien de plus irritant pour le spectateur qu'une tête qui se place sans cesse devant ses yeux. Je priais poliment le bipède en question de se ranger un peu, il se rendait à mon invitation, mais retournait bien vite à sa place première; il s'écartait de nouveau à une nouvelle invitation, et revenait obstinément intercepter la vue de ce qui captivait mon attention.

Bien des gens, s'ils étaient sincères avoueraient qu'en pareil cas, leur irritation est devenue telle qu'ils ont plus d'une fois formé, pendant un moment, si court qu'il ait été, le souhait abominablement égoïste qu'une puissance invisible vint abattre cette tête et leur permit de voir à leur aise l'expressif figure de la jeune première ou la grimace du comique de la pièce.

A ce propos je vous raconterai une scène qui n'est dernièrement passée à Paris en correctionnelle. Si vous ne la connaissez pas, vous allez rire à vous rendre malade, si vous la connaissez, je suis certain que vous la relirez encore avec plaisir.

M. Bernardet, qui comparait aujourd'hui devant la police correctionnelle, est une de ces natures nerveuses, irritables et curieuses; il a assésné une grêle de coups de poing sur la tête d'un pauvre jeune homme qui l'empêchait de voir le spectacle.

Messieurs, dit ce jeune homme au tribunal, ici je n'ai plus de raisons pour taire le motif qui me faisait rester à moitié debout et gêner les personnes placées derrière moi; mais, ce jour-là il m'était impossible de le dire, et vous allez le comprendre. Une demoiselle dont j'avais fait la connaissance la veille m'avait demandé de la conduire au spectacle... Au spectacle j'ugez de ma position, il faut s'asseoir, au spectacle, et je ne le pouvais pas, étant affligé d'un énorme clou qui m'obligeait de rester debout ou couché. Refuser à cette demoiselle, je ne le pouvais pas au commencement d'une connaissance; lui dire ce qui en était, c'était me rendre ridicule à ses yeux; prétexter un manque d'argent, c'était encore pis; une affaire?... en pareil cas, les dames n'admettent pas d'affaire plus intéressante que ce qu'elles désirent. Je me décidai donc, au risque de souffrir toutes les tortures de l'enfer, à mener la demoiselle au théâtre. Je m'assieds avec précaution, mais je me relève aussitôt en étouffant un cri de douleur; il me semblait que je venais de recevoir un coup de bistouri dans une plaie vive... A peine suis-je levé, que voilà monsieur qui me crie: Assis! je fais semblant de ne pas entendre. Assis! répète-t-il plus fort. Je feins de me rasseoir; je pose mes deux mains sur le banc, et je m'assieds comme entre deux cousines, ce qui m'empêchait de toucher au banc et rendait ma position incommode et disgracieuse, il est vrai, mais du moins tenable.

Au bout de deux ou trois minutes la jeune personne me dit: "Tenez-moi donc mon éventail." Bon, me dis-je; merci, me voilà bien. Je sois encore de ne pas entendre; mais, alors, cette demoiselle me regarde et me dit: "Quelle drôle de position!

Vous êtes assis sur vos mains." Le rouge me monte au visage, je retire vivement mes mains. Je tombe lourdement sur le banc; je pousse un véritable mugissement, au point qu'on me crie: A la porte! Je renfonce ma douleur et je prends la résolution de rester courbé comme si j'étais assis; mais j'étais simplement accroupi à 2 ou 3 centimètres du banc: c'était éreintant et impossible. Un moment je pus me tenir comme ça; mais peu à peu je me relevais, et cinq minutes après j'étais debout. Alors les cris: Assis! Assis! recommençaient. J'étais dans une situation effroyable.

M. le président. — Vous avez eu tort d'aller au spectacle, puisque vous deviez gêner vos voisins; mais le prévenu a eu le tort plus grand encore de vous frapper.

Lo prévenu. — Dame! monsieur, que voulez-vous? je ne pouvais deviner que monsieur avait des clous, et, comme vous dites très bien, quand on a des clous, on ne va pas au spectacle; moi, j'avais donné mou argent, c'était pour voir, et toujours monsieur qui m'empêchait... S'il m'avait dit ce qu'il avait, je lui aurais conseillé d'aller se placer autre part.

M. le président. — Il fallait vous plaindre à l'inspecteur de la salle et ne pas frapper cette homme.

Lo prévenu est condamné à huit jours de prison, ce qui, après tout, est moins cruel que d'être condamné au supplice si pitoyablement raconté par le jeune homme à bonne fortune.

\*\*\*

Le mot de la fin: Un de mes bons amis, n'est pas payeur,

"C'est là son moindre défaut."

L'autre jour il entre chez un coiffeur bien connu de la rue Notre-Dame, et demande à acheter une perruque d'un beau roux. "Monsieur, lui dit le perruquier, nous ne tenons pas en magasin des perruques de cette couleur: nous ne les faisons que sur commande." — "Eh! bien, reprend mon ami, je vous la commande, faites moi là et le plus tôt possible." Puis s'asseyant sur une des chaises de l'établissement: "Rassemblez-moi" dit-il nonchalamment. (On lui passe immédiatement la serviette sous le menton on le rase, on le pommade, on le poudre et on ne néglige rien pour le contenter. "Très bien, dit notre homme en se levant. Maintenant quand ma perruque sera-t-elle prête?" — "Mais monsieur, répond le coiffeur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Si je fais cette perruque, puis-je être sûr que vous la prendrez? Si vous ne la prenez pas, vous me mettriez dans l'embarras. Ces perruques ne se vendent que très rarement et ce serait une perte sèche pour moi."

— "Vous pouvez en être sûr, reprend mon noble ami. Vous voyez bien que je ne vous paie pas votre barbe." — "Eh bien?" — "Eh bien! n'est-ce pas vous dire: Je reviendrai!"

MA DAME, SA DAME, ETC.

Lo Morning Chronicle du 26 du mois dernier publiait ce qui suit:

"We see by the Montreal Gazette that 'the Princess LOUISE shook hands with the ministers and their ladies.' 'Their ladies,' when will well-written papers like the Gazette abolish this vulgarity from their columns? A man's wife is his wife not his lady. The phrase is cadish and low."

TRADUCTION

Nous voyons dans la Gazette de Montréal que "la princesse Louise a donné la main aux ministres et à leurs dames." "Leurs dames. Quand donc des journaux du ton de la Gazette voudront-ils retrancher de leurs colonnes cette expression grossière? La femme d'un homme est sa femme, et non pas sa dame. Cette phrase sent le petit crevé (vulgarité) et c'est trivial."

L'écrivain du Chronicle a mille fois raison de s'élever contre cette expression vulgaire et grossière, puisque le mot dame, dans les phrases: M. un tel et sa dame, MM. et leurs dames, ne signifie rien de plus que M. un tel et sa maîtresse ou sa concubine. Depuis quand le mot épouse ou femme n'est-il plus assez relevé pour quelques-uns?... Depuis que nous avons des journalistes assez ignorants pour croire qu'ils donnent le bon ton de la politesse en appelant la femme légitime d'un homme sa dame. Vous voyez ces mots; sa dame, leurs dames, dans presque tous nos journaux.

Si ces petits bonshommes de journalistes veulent absolument se servir du mot dame et faire acte de bonne politesse qu'ils disent donc: "Monsieur et madame Z... mettant après le mot madame le nom de famille du mari. De cette manière, ils auront écrit une phrase d'accord avec les règles de la politesse, au lieu d'écrire une polissonnerie.

Chose étrange, en Europe, les hommes de la haute volée, les barons, les comtes, les ducs, etc., disent en présentant respectivement leurs femmes: "Voici ma femme;" mais ici, les décorateurs de boîtes et nos petits crevés disent: Voici ma dame et vous les insultez beaucoup si, parlant de leurs femmes, vous ne disiez pas Votre dame."

Où donc la vanité ignorante, bête et stupide de l'espèce humaine s'arrêtera-t-elle? Et dire que les septième de nos journalistes, au lieu d'élever le niveau de l'ignorance, s'aplatissent lâchement devant elle en écrivant comme des goujats.

"Le Saguenay"

Correspondance

La correspondance suivante nous est adressée à propos de la nouvelle Compagnie qui vient de se former en opposition à la Compagnie de navigation de Longueuil, nous nous faisons un plaisir de la publier:

Mon cher Canard

Charles X ayant voulu rappeler les ordonnances qu'il avait promulguées et qui devaient plus tard le faire chasser de France, le peuple lui répondit: "Il est trop tard!"

Il en est de même de la politique qu'à adoptée le géant de la nouvelle compagnie et la musique que ce monsieur avait installée à bord de ses bateaux ce matin ne changera pas l'opinion du public qui lui aussi dit: "Il est trop tard."

Nous croyons savoir que la nouvelle compagnie aura bientôt un orchestre complet à bord et si cela ne suffit pas on aura la bande du 65ème qui jouera de huit heures à dix heures a. m. et de quatre heures à sept heures p. m. Si c'est "l'Harmonie" la compagnie fournira en plus des cigares aux fumeurs et une passe sur les chars urbains; tout cela pour \$5.00 par année pour les piétons ou 25 cts pour voitures d'agrément aller et retour. A la fin de la saison on couronnera le tout par un grand dîner au champagne à tous les patrons de la nouvelle ligne.

Un voyageur.

13 Juin 1883

Un membre du clergé baptiste de Bergin, N. Y., homme excessivement tempérait, souffrait depuis au delà de deux ans de dérangements des reins et d'une névralgie; il avait quelque fois des étourdissements qui le rendaient complètement aveugle; et il souffrait tout cela bien qu'on lui eût dit que les Amers de Houblon guérissaient, mais il en avait peur et il était préjugé contre ces amers. Depuis sa guérison il dit qu'on ne doit pas craindre mais qu'on doit avoir confiance dans les Amers de Houblon

Le prochain numéro de l'ALBUM MÉDICAL, sera gravé,

pas! gentleman, si vous avez le sentiment des convenances, il y a des ladies! n'approchez pas!

Et comme Farandoul avançait toujours, les voyageurs européens appelaient les Nubiens, et les firent manéger autour d'eux de façon à se caehier complètement aux yeux du surveillant.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur? demanda Farandoul arrêté devant le groupe.

Une voix lamentable sortit du milieu des Nubiens:

— Avez-vous des vêtements pour miss et milady? et pour moi un...

— Hélas, monsieur, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous donner trois couvertures, une pour vous et deux pour ces dames, cela suffira pour vous conduire jusque dans la première ville!

— Des couvertures, gémissent des voix féminines, ah! shoking! shoking!

— Yes, inconvenant comme vous dites, vous autres Français! reprit la voix d'homme.

— Mais non, mais non, vous serez très bien, je vais vous les envoyer!

Et retournant à son campement, Farandoul expédia Niam-Niam avec trois couvertures pour les infortunés. Dix minutes après le groupe des Nubiens s'ouvrit et trois personnes parurent enveloppées tant bien que mal.

En tête marchait un homme grand et rouge de peau, rouge de cheveux, et rouge de barbe, un véritable type d'Écossais. De tous ses attributs d'homme civilisé, un longnon seul restait, délaigné par les sauterelles.

Deux ladies le suivaient l'œil baissé et la mine effarouchée; l'une était la mère et l'autre la fille; Milady était aussi rousse que son mari, sa fille l'était à elle seule autant que son papa et sa maman réunis.

— Duncan Ferguson Macklanavor, laird de Killicerankie, comté de Perth, Écosse; milady Macklanavor et miss Maeklanavor, dit en français l'homme roux procédant lui-même aux présentations, heureux de faire la connaissance d'un aimable gentleman...

Les deux dames hermétiquement enveloppées s'inclinèrent et murmurèrent quelques mots vagues parmi lesquels ceux de... eternally grateful... very grateful... gratefully... gratefulness, yes! yes! yes! yes!

— Aah! vous êtes notre sauveur! reprit lord Maeklanavor, sans vous nous étions obligés de retourner au Cairo dans le costume où nous avions laissés les sauterelles...

— Shoking! shoking! exclamèrent les ladies en se remettant à défilier leur chapelet de grateful!

— Cela n'en vaut pas la peine, mesdames, n'en parlons plus!

La conversation s'arrêta là; Farandoul allait proposer à la caravane écossoise de voyager de conserve avec la sienne, mais il crut comprendre que milady Maeklanavor ne tenait pas à rester plus longtemps dans la compagnie d'un gentleman qui l'avait rencontrée dans une situation aussi... shoking! les deux caravanes se séparèrent donc, les Écossais remontrèrent à cheval et prirent le chemin de Dongola, ville située entre les troisième et quatrième cataractes du Nil.

Cependant Farandoul et ses amis tenaient conseil, certains difficultés commençaient à l'inquiéter, le gibier faisait presque défaut, les oiseaux du Nil fournissaient encore quelques plats au repas de la caravane, mais pour le reste il fallait l'acheter aux Nubiens. Et l'argent était rare! C'était un appel de fonds que faisait Farandoul à ses compagnons. Il avait vidé sa bourse sur le sol et les invitait à mettre toutes leurs ressources à la caisse commune.

(A continuer.)

Une assez jolie tournure de phrase: — Est-ce que votre ami Z... est d'une bonne santé?

— Je ne sais pas; mais il marche derrière un fameux ventre!